

La situation actuelle de l'œcuménisme

Conférence du P. Michel MALLEVRE
le 18 février 2010 à Cachan.

Lorsque l'on parle d'œcuménisme aujourd'hui, on qualifie souvent la situation avec pessimisme: « stagnation », « hiver »! Il y a pourtant des événements importants, dont hélas les grands médias ne rendent pas compte. Ils montrent une certaine vitalité du mouvement œcuménique; en tous les cas qu'il n'est pas mort !

Je rappelle quelques uns de ces événements. D'abord, l'Assemblée générale de la Conférence des Eglises européennes (KEK), à Lyon, en juillet dernier. Puis, fin août - début septembre, le Comité central du Conseil œcuménique des Eglises (COE) qui a désigné un nouveau secrétaire général, le norvégien Olav Fykse Tveit, et a réfléchi à la situation œcuménique du point de vue de cette institution. Enfin, l'assemblée de la Commission Foi et Constitution de ce même COE, qui a la particularité de comprendre, parmi ses 120 membres, 12 membres de l'Eglise catholique, bien qu'elle ne fasse pas partie du COE. Si nous nous tournons vers un avenir proche, je rappelle la préparation interconfessionnelle de la célébration de l'aube de Pâques sur le parvis de la Défense, et, en juin, la célébration du 100^e anniversaire de la Conférence missionnaire d'Edimbourg qui fut un point de départ symbolique du mouvement œcuménique.

Ce soir, je voudrais souligner deux choses essentielles. La première : nous sommes dans un contexte de profondes mutations ; ce qui explique à la fois les évolutions de l'œcuménisme mais aussi ses difficultés. La deuxième : la situation est contrastée, et je voudrais le montrer par un coup de projecteur sur les avancées et les blocages dans les quatre « piliers » qui sont à l'origine du mouvement œcuménique né au XX^e siècle.

1° Les transformations du contexte œcuménique

Je commencerai par souligner un point très important : quand le mouvement œcuménique est né au début du XX^e siècle, le contexte présentait trois caractéristiques.

- La première caractéristique : à l'époque, l'essentiel des chrétiens était encore situé dans l'hémisphère nord : Europe et Amérique du Nord.
- La deuxième : nous avons une géographie confessionnelle à peu près claire. Il y avait des pays qui étaient à dominante catholique, des pays à dominante protestante, des pays à dominante orthodoxe, avec des prolongements éventuels dans les anciennes colonies du début du XX^e siècle. Bref, un paysage, une géographie confessionnelle assez aisément repérable.
- Et la troisième chose : nous étions encore des sociétés assez stables, avec un sentiment d'appartenance ecclésiale fort, un attachement aux institutions, un respect du discours de l'Eglise à laquelle on appartenait.

Si je dis cela, c'est parce qu'aujourd'hui nous sommes dans une situation où l'on peut dire pratiquement le contraire de tout ce que je viens d'énoncer.

Première mutation : le basculement Nord-Sud du centre de gravité du christianisme. Nous avons aujourd'hui – même si les statistiques sont toujours difficiles à manier - un peu plus de chrétiens en Amérique Latine qu'en Europe ; en 2025 ce sera identique pour

l'Afrique, et l'Asie ne sera pas si loin quantitativement. Je pense que vers 2030-2040, il y aura donc plus de chrétiens en Amérique Latine, en Afrique et en Asie qu'en Europe.

C'est un changement considérable parce qu'il est évident que ces pays de Sud avec les bouleversements économiques, politiques, les grandes crises qu'ils peuvent vivre, ont des questions qui ne sont pas les mêmes que les nôtres, et surtout les grandes divisions confessionnelles qui se sont développées au V^e, au XI^e et au XVI^e siècles (et après), ont concerné des pays de l'hémisphère nord, alors que maintenant l'essentiel des chrétiens se trouve dans les pays du Sud. J'apporterai quand même une nuance : nous constatons maintenant l'émergence d'Eglises indépendantes africaines et asiatiques qui sont une nouveauté. Nous ne sommes plus au temps où l'Europe exportait des formes de christianisme avec ses divisions ; nous voyons maintenant des pays du Sud nous exporter de nouvelles formes de christianisme, en particulier dans nos grandes banlieues. En région parisienne, vous avez plus de 300 à 400 Eglises indépendantes africaines, asiatiques.

La deuxième mutation tient aux migrations qui ont des causes économiques mais aussi politiques. A la suite de la chute du Mur de Berlin et de l'ouverture de l'Est sur le reste du monde, mais aussi de la crise socio-économique mondiale se produit depuis 10 ans un déplacement considérable de populations qui vivaient dans un certain cloisonnement confessionnel. Si bien qu'aujourd'hui on peut dire que, dans pratiquement tous les pays, vous trouvez toutes les confessions. J'ai vécu au Congo Brazzaville : il y avait des orthodoxes grecs qui étaient présents. Et aujourd'hui le Patriarcat orthodoxe grec d'Alexandrie a la très grande majorité de ses fidèles dans l'Afrique subsaharienne, et non plus en Égypte où d'ailleurs la plupart des Egyptiens chrétiens sont membres de l'Eglise copte. La majorité des anglicans aujourd'hui ne se trouve plus en Grande-Bretagne, mais se trouve dans des pays du Sud. Le Nigeria a davantage d'évêques anglicans que l'Angleterre (139 contre 44) !

Ce sont des transformations absolument considérables. En France nous avons développé des relations œcuméniques essentiellement dans un face-à-face puis un tête à tête (catholiques-luthéro-réformés) et aujourd'hui un directeur de Service de la Conférence des Evêques de France se trouve devant cette sorte de « quadrature du cercle » : comment rester à la fois fidèle à nos partenaires de dialogue de l'Eglise réformée et de l'Eglise luthérienne, et en même temps prendre en compte le fait qu'en France il y a maintenant plus de 700 000 orthodoxes, venus de Roumanie, de pays slaves, des Balkans et d'autres régions. Nous avons aussi bien sûr une efflorescence de communautés de sensibilité évangélique, regroupant plus de 400.000 fidèles pratiquants. Et il faut encore mentionner peut-être 150 000 ou 200 000 anglicans. Il n'y a plus un seul évêque qui pourrait dire : « Dans mon diocèse, il y a un Temple protestant, ou il n'y a pas d'autre Eglise ». Dans chaque diocèse, vous avez une mosaïque plus ou moins importante de représentants de toutes les Eglises.

Et la deuxième conséquence, c'est que chaque confession chrétienne vit maintenant quelque chose que l'Eglise catholique vit depuis fort longtemps : une communion mondiale de fidèles qui sont issus de pays très différents, avec des histoires religieuses et politiques extrêmement diverses. L'Eglise catholique vit cela depuis fort longtemps à cause des missions : elle comprend à la fois l'Eglise implantée en Italie, celle implantée au Congo Brazzaville, celle implantée aux Philippines, etc. Evidemment, les problèmes, les sensibilités ne sont pas les mêmes. Or aujourd'hui chaque confession peut dire cela aujourd'hui. C'est évident pour les Eglises évangéliques qui se développent partout, mais c'est vrai aussi pour l'orthodoxie : je vous en ai donné un exemple. Les questions de la diaspora à l'intérieur de l'Eglise orthodoxe sont très difficiles et complexes. Dans l'anglicanisme, il a fait l'écho, il y a aussi ces problèmes d'unité interne liés à cette diffusion extraordinaire de

chaque confession dans tous les pays du monde. Ainsi, les relations œcuméniques sont devenues d'une extraordinaire complexité, beaucoup plus encore qu'avant !

La **troisième mutation**, c'est que nous sommes dans une situation de transformation des mentalités, parfois qualifiée de « post-modernité ». A cet égard, du point de vue œcuménique, on souligne souvent un certain individualisme, un primat de l'affectif sur le rationnel, des gens qui vivent davantage en réseaux, une grande méfiance vis à vis des institutions ; autant de choses qui font que les appartenances ecclésiales se sont considérablement émoussées. Sans doute aussi parce que les institutions ecclésiales ont eu des prises de positions dans des événements récents très décevantes, mais aussi parce qu'on est dans un monde où chacun est davantage soucieux de son propre épanouissement, de son itinéraire personnel.

La sociologue Danielle Hervieu-Léger a écrit un livre très intéressant qui s'appelle « Le pèlerin et le converti ». Elle dessine deux types de personnalités représentatives du retour du religieux aujourd'hui. Des gens qui sont en quête de sens dans un univers qui bouge beaucoup, qui se transforme, font, à un moment, une expérience forte de la présence de Dieu dans leur vie, de changement radical et donc de militantisme, d'attachement fort et inconditionnel à cette Eglise. Mais en même temps on a aussi des gens en recherche, qui font des itinéraires personnels compliqués, à partir de l'Eglise catholique dont ils étaient membres par tradition (en France) Et puis ils s'intéressent à l'ésotérisme. Je connais une personne qui s'est intéressée au secret des pyramides, puis de là aux coptes d'Egypte et qui finalement est revenue dans l'Eglise catholique. Mais à chaque fois avec un enrichissement d'expériences, de personnes, de connaissances et une vision d'Eglise qui est beaucoup plus souple, beaucoup plus poreuse en termes sociologiques, qu'elle ne l'était avant.

Il n'est pas étonnant aujourd'hui de rencontrer des gens qui ont de multiples appartenances confessionnelles ; en particulier des personnes immigrées qui peuvent être le matin dans l'Eglise catholique et l'après-midi aller dans une Eglise indépendante africaine parce que c'est une Eglise où l'on chante les chants du pays, où ils retrouvent certains de leurs amis. Et nous connaissons des gens qui vont un certain temps dans une Eglise puis après dans une autre, qui vont aimer se retrouver habituellement dans telle Eglise de style évangélique, mais pour les grandes fêtes choisiront de se retrouver dans l'Eglise catholique qui est liée à des traditions familiales de temps forts, autour de Noël, de Pâques, de la Toussaint. Tout cela est évidemment très compliqué, et d'autant plus que le mouvement œcuménique, fondé au début du XX^e siècle, a essayé de chercher les moyens de construire l'unité des chrétiens par l'unité des Eglises.

Or, nous sommes aujourd'hui dans un monde où les Eglises connaissent des tensions internes très grandes et où l'on observe, sur tous les continents, un moindre attachement aux Eglises. Et pour faire l'unité des chrétiens, l'unité des Eglises est sans doute nécessaire, parce que l'Eglise a été voulue par Dieu - c'est en tout cas ma conviction, et pas seulement la mienne. ! Mais en tout cas la conception de l'appartenance à l'Eglise n'est plus exactement ce qu'elle pouvait être il y a 50 ou 60 ans. Là encore, nous nous trouvons devant un véritable défi.

Je voudrais maintenant essayer d'esquisser une présentation des avancées et des difficultés du mouvement œcuménique à travers ses quatre piliers.

*

2° Avancées et difficultés du mouvement œcuménique

Le mouvement œcuménique, je vous le rappelle, est né à la fin du XIX^e, au début du XX^e siècle, dans sa configuration actuelle. Le premier événement majeur a été cette Conférence d'Edimbourg de 1910 où un certain nombre de missionnaires d'Eglises anglicanes et protestantes ont partagé leur conviction que leurs divisions étaient un handicap considérable pour la crédibilité du mouvement évangélique, surtout dans des pays de l'Asie où il y avait des grandes civilisations marquées par de grandes traditions religieuses, notamment en Inde. Il fallait donc surmonter ces divisions. Certes, un certain nombre de grandes sociétés missionnaires protestantes, fondées au début du XIX^e siècle, avaient déjà cette dimension interconfessionnelle, mais la division était un fait et **la mission a constitué le premier pilier** du mouvement œcuménique.

Le **deuxième pilier, souvent appelé Christianisme pratique**, vient de ce qu'au début du XX^e il y a eu une terrible guerre mondiale, dont les deux protagonistes de base, la France et la Prusse avec l'Empire austro-hongrois, étaient des pays chrétiens. Comment des pays chrétiens ont-ils pu susciter une telle boucherie ? Et on pourrait ajouter que ces pays étaient en plein développement économique, mais au détriment de la justice avec une exploitation de l'homme : Marx a très bien décrit les conditions épouvantables de travail des hommes, des femmes et des enfants. Il y a eu une prise de conscience que la justice et la paix, centrales dans le message évangélique n'étaient pas vécues par des pays chrétiens. C'était un devoir pour la conscience chrétienne d'y remédier.

Mais vivre l'unité dans une lutte pour plus de justice et de paix, cela supposait de solder l'héritage des divisions confessionnelles et doctrinales ; c'était indissociable. D'où **un troisième pilier : le pilier doctrinal** que l'on a appelé « Foi et Constitution », avec pour but d'essayer de surmonter les grands clivages doctrinaux. Première Conférence en 1927, et la plus récente vient de s'achever.

Christianisme pratique, lutte pour la justice et la paix d'une part, et Foi et Constitution, cherchant à surmonter les clivages doctrinaux d'autre part, voilà les deux réseaux, les deux instances qui ont essayé de développer cette double préoccupation. Elles se sont unies concrètement en 1948 pour former le Conseil œcuménique des Eglises. Et en 1961 le Conseil Mondial des Missions, issu de la conférence d'Edimbourg, est venu s'y ajouter. Et c'est ainsi que le mouvement œcuménique a été porté par une institution qui aujourd'hui recouvre 349 églises anglicanes, orthodoxes, protestantes – essentiellement luthériennes, réformées et méthodistes, avec une petite partie du mouvement évangélique.

Donc trois piliers, auxquels il faudrait ajouter deux autres : d'abord le **pilier éducatif**, car les mouvements d'étudiants ont joué un rôle considérable dans la naissance du mouvement œcuménique. Et surtout, il faut ajouter le **pilier spirituel**. C'est notre conviction, bien sûr : sans la prière, on n'aurait qu'une tentative institutionnelle sans âme, sans sève. Elle ne ferait pas droit au fait que l'unité des chrétiens est d'abord un don de Dieu, une grâce. Ce mouvement spirituel a été très fort ; il était présent lors de la fondation de l'Alliance évangélique en 1846 et l'année suivante avec le lancement d'une semaine de prière, toujours vivante à l'intérieur de la mouvance évangélique. Mais la dimension spirituelle du mouvement œcuménique a été portée par différentes initiatives, dont la plus importante a été celle de Paul Watson qui a fondé la Semaine de prière pour l'unité des chrétiens entre le 18 janvier et le 25 janvier en 1908. Initiative relayée et transformée en 1935 par le Père Couturier. Ces quatre piliers restent aujourd'hui encore quatre lieux de vérification de la vigueur de l'œcuménisme... ou de son essoufflement. Alors, je vais reprendre chacun de ces lieux.

Premier lieu : la Mission

Il y a eu des avancées considérables : pensons à des choses qui se font chez nous, comme les Expo-bible, qui ont été des lieux très vivants de rencontre de chrétiens, notamment avec des évangéliques. J'en ai fait l'expérience moi-même. Pensons à des expériences d'évangélisation de rue, notamment en lien avec des communautés nouvelles et des chrétiens de la mouvance évangélique. Pensons à des radios chrétiennes, comme RCF, qui ont une dimension œcuménique. Pensons aux traductions bibliques faites en commun. Ou encore aux cours Alpha. Comment témoigner ensemble de l'Évangile ? il y a eu beaucoup de choses de faites.

En même temps, il y a eu et il y a encore des difficultés. Ce décloisonnement confessionnel dont j'ai parlé, ces changements de mentalité ont permis que des Eglises qui avaient chacune leur territoire vivent aujourd'hui une situation de concurrence et parfois de conflits. Deux lieux où cela se vérifie, de façon très rude parfois. D'abord en Russie, entre l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe russe. La présence catholique s'est développée, on a érigé des diocèses à Moscou et ça été considéré comme une atteinte très grave aux relations entre Eglises sœurs et une manifestation de prosélytisme. De plus, la chute des régimes communistes a permis que des Eglises dites 'uniates (des Eglises orientales catholiques qui se sont détachées de l'Eglise orthodoxe il y a fort longtemps), ont retrouvé leur liberté et demandent à pouvoir récupérer les lieux qui leur avaient été confisqués parfois au profit de l'Eglise orthodoxe. Là encore, on a une pomme de discorde.

Autre exemple, en Amérique Latine, pays éminemment catholique parce que pays de tradition portugaise ou espagnole, liés à une évangélisation depuis le XV^e et XVI^e siècles. On assiste à une efflorescence d'Eglises de sensibilité évangélique et des accusations extrêmement dures sont lancées contre ces 'sectes' : elles sont présentées comme des « loups volant des brebis au pâturage » ! J'emploie des expressions qui circulent là-bas. On est dans un contexte très différent de celui que je vis avec des responsables protestants évangéliques. Que répondre à ces questions ? L'Eglise orthodoxe serait-elle en quelque sorte propriétaire des âmes de certains pays d'Europe de l'Est ? L'Eglise catholique serait-elle propriétaire des âmes des pays d'Amérique latine ? Je le dis de manière un peu brutale parce qu'ainsi le problème apparaît plus clairement !

Je voudrais mentionner encore une autre difficulté. Le Conseil œcuménique des Eglises, dans l'héritage de ce mouvement missionnaire, a organisé des Conférences missionnaires qui expriment sa manière de concevoir la mission. Il est vrai que le COE a été très sensible aux bouleversements économiques et sociaux, au lendemain des indépendances. Il s'est beaucoup investi dans le soutien à un certain nombre de pays : soutien de guérillas révolutionnaires, soutien de pays qui étaient marqués par une certaine idéologie marxiste. Beaucoup d'Eglises de sensibilité évangélique ont été profondément choquées par cette alliance de chrétiens avec une idéologie qui par ailleurs apparaissait liée à une négation, voire à une persécution du christianisme. Elles ont été choquées de voir cet accent mis sur le christianisme pratique, le développement économique, au détriment de l'annonce explicite de l'Évangile, et du souci de faire connaître Jésus lui-même. D'où la création d'un réseau concurrent du réseau missionnaire du COE, ce qu'on appelle le Réseau de Lausanne, à partir d'une Conférence missionnaire de sensibilité protestante évangélique en Suisse en 1974. Ces deux réseaux, même s'ils ont des liens aujourd'hui, continuent d'exister. Il va y avoir un anniversaire d'Edimbourg 2010 organisé par le COE et une grande conférence missionnaire au Cap du Réseau de Lausanne. Vous voyez là aussi les limites des progrès que l'on a pu faire par rapport à la mission.

Deuxième lieu : le Christianisme pratique

En ce qui concerne le deuxième pilier du mouvement œcuménique, on pourrait souligner en particulier toutes les grandes conférences qui ont eu lieu depuis les années 90 sur la Justice, la Paix, et la Sauvegarde de la Création, comme celle de Séoul en Corée. Ou encore celles portées au niveau européen par le Conseil des Conférences Episcopales et la Conférence des Eglises Européennes (KEK) dans les trois Rassemblements œcuméniques européens de Bâle en 1989, Gratz en 1997, Sibiu en Roumanie en 2007. Pour l'Europe, il faudrait évoquer également la signature de la *Charte œcuménique européenne* à Strasbourg en 2001. Ce texte trop peu connu a été ratifié, en mai 2008, par les trois co-Présidents du Conseil d'Eglises chrétiennes en France (CECEF), instance fondée en 1987, qui permet aux représentants des principales familles chrétiennes de notre pays de se rencontrer régulièrement pour partager sur les problèmes de société et prendre position ensemble sur ces questions.

A un niveau moins officiels, on pourrait prendre des exemples très beaux que vous connaissez : toute la dimension œcuménique qu'il peut y avoir dans la CIMADE mais aussi l'ACAT qui est une très belle réussite œcuménique, en tout cas très vivante dans notre pays et ailleurs. Ou, plus récemment, le Réseau environnemental européen et les initiatives menées autour de Pax Christi avec des chrétiens qui, ensemble, essayent de sensibiliser à une nécessaire prise en compte des questions écologiques.

Une fois que l'on a dit ces réalités-là, il faut bien reconnaître que dans ce domaine des questions pratiques, on se retrouve face à des questions difficiles : on est confronté à toutes les questions qui accompagnent les progrès extraordinaires de la science et de la technique et qui touchent à la conception même de la vie. On parle beaucoup de la bioéthique, de la génétique donc des questions autour du début de la vie, et aussi autour des soins palliatifs, de l'euthanasie, de la fin de la vie. D'autres questions sont aujourd'hui très sensibles et déchirent la communion anglicane : ce que l'on appelle le « genre », et aussi la question de l'homosexualité. Questions difficiles sur lesquelles toutes nos Eglises sont très prudentes, car comment prendre en compte à la fois le respect des personnes et en même temps tenir des convictions ? Pour certaines églises, c'est sans doute plus difficile que pour d'autres. Je pourrais ajouter encore les débats autour de l'armement. Bref, on a fait des progrès ensemble, mais il n'y a pas véritablement de consensus entre les Eglises sur un certain nombre de déterminations sur le plan éthique. Il y a surtout peut-être des clivages qui traversent toutes les confessions, et la tentation d'alliance, de « co-belligérance » de certains partenaires du dialogue interconfessionnel face à des évolutions de la société, où les prises de position des Eglises sont vite caricaturées et peuvent alimenter un anticléricalisme...

Troisième domaine : la doctrine.

Le mouvement œcuménique a identifié assez vite un certain nombre de grandes questions doctrinales, mais pour la majorité des chrétiens on avait l'impression que ce ne serait pas si compliqué ; une fois qu'on se serait mis d'accord sur le baptême, l'eucharistie, une certaine conception du ministère, on pourrait arriver à faire l'unité. On pensait qu'une fois qu'on aurait réussi à se respecter mutuellement sur des manières de s'exprimer, sur notre foi eucharistique ou sur la Vierge Marie, l'unité pourrait être faite. Et que la question du rôle du pape pourrait finalement être résolue.

Effectivement, quand nous regardons un certain nombre de dialogues entre confessions, nous voyons des progrès considérables dans tous ces domaines. Ainsi, les commissions de dialogue entre catholiques et anglicans ou luthériens sont parvenues à des accords sur l'eucharistie, par rapport à la présence réelle et à la notion de sacrifice. Plusieurs dialogues récents, notamment catholiques-orthodoxes ou catholiques-anglicans, ont reconnu la nécessité d'un ministère d'unité comme don fait à l'Eglise, même si la figure qu'il prend

dans le catholicisme depuis des siècles doit sans doute être reconsidérée ensemble par les Eglises, comme le disait le Pape Jean-Paul II lui-même (encyclique *Ut unum sint* n° 95).

Mais bien plus que ces questions, le grand progrès réalisé a été un progrès dans la méthode. On est passé, dans les échanges, d'un temps où l'on se caricaturait à de vrais dialogues qui ont permis de mieux comprendre la position de l'autre en lui donnant la possibilité d'exprimer sa foi. Les partenaires ne regardent pas toujours le mystère de la foi de la même façon ; on était parfois dans le malentendu au niveau du vocabulaire, parce que souvent nous avons construit nos identités en vis à vis, en face-à-face ; c'est très vrai en France entre catholiques et réformés. Par exemple, les catholiques insistaient sur la spécificité du prêtre, avec un accent sur sa différence, et les réformés insistaient sur le sacerdoce commun des fidèles, avec une conception du ministère comme simple délégation de la communauté. On s'éloignait les uns des autres : d'un côté de la conception des réformateurs, et de l'autre, de ce qui est strictement défini par les dogmes catholiques. Sur ce point le Comité mixte catholique-luthéro-réformé en France a fait un gros travail que l'on pourra bientôt lire (« Discerner le Corps du Christ », à paraître en mai 2010). Mais cela ne suffit pas parce qu'il s'est fait entre spécialistes et qu'il n'est pas toujours descendu chez les fidèles. Nous le savons bien : il est plus facile de faire une caricature que d'arriver à comprendre pourquoi on est encore divisés lorsque ce sont des différences d'accent plus que des positions vraiment opposées.

Après cette étape de meilleure connaissance, on a vu que l'on pourrait se mettre d'accord sur ce que l'on appelle un « consensus différencié » pour parvenir à une sorte d'unité dans la diversité. L'un des documents emblématiques de ce consensus différencié a été la Déclaration commune sur la Justification par la Foi, cosignée par l'Eglise catholique et la Fédération luthérienne mondiale en 1999, puis contresignée par le Conseil méthodiste mondial en 2006. Chacun des partenaires dit : « Voilà ma position ». Et l'autre dit « Sans doute je ne dirais pas exactement ce que vous dites, mais tel que vous le dites, je reconnais que ce n'est pas contraire à l'Evangile comme je le comprends. » On reconnaît donc la possibilité de ne pas dire matériellement les mêmes choses, tout en étant d'accord sur l'essentiel, avec des accentuations qui sont plus le reflet de regards complémentaires sur le mystère que des oppositions véritablement frontales. C'est très important, parce qu'on a réussi ainsi à surmonter les causes de division entre l'Eglise catholique et les anciennes Eglises orientales séparées depuis le V^e siècle, puis entre l'Eglise catholique et la tradition luthérienne ou la tradition méthodiste. Mais il est vrai sans encore réussir à surmonter les conséquences ecclésiologiques de ces siècles de divisions : tout ce qui s'est développé à partir de ce nœud-là.

Je pourrais prendre d'autres exemples qui montrent comment l'Eglise catholique elle-même, au plus haut niveau, a accepté ce consensus différencié. Mais en même temps, dans la réception de tous ces dialogues il y a des résistances, des difficultés. L'Eglise catholique est engagée aujourd'hui dans quinze dialogues. Tous portent sur la question : qu'est-ce que l'Eglise ? Et derrière, il y a la question qui fâche : est-ce que les communautés protestantes sont des « Eglises » ou seulement des « Communautés ecclésiales » ? Ce n'est pas seulement une question de vocabulaire ; on a, de façon très maladroite et blessante, mis le doigt sur une réalité : nous n'avons pas encore la même conception de l'Eglise, et nous ne sommes pas encore capables de nous reconnaître mutuellement comme pleinement l'Eglise de Jésus-Christ. Il faudrait nuancer beaucoup et expliquer ce que je dis trop rapidement. Précisément, la Commission Foi et Constitution, dont je parlais tout à l'heure, a produit un document qui s'appelle « Nature et Mission de l'Eglise », qui voudrait aider les Eglises à réfléchir à nouveaux frais sur ce qu'est l'Eglise, pour se demander : est-ce que ma conception de l'Eglise, avec les durcissements survenus au cours de l'histoire, est vraiment conforme à ce

qui est là, et est-ce que je ne pourrais pas apporter un certain nombre de correctifs à la façon dont je vis ce mystère de l'Eglise, de façon à ce qu'ensemble nous nous rapprochions les uns des autres ?

Quatrième pôle, celui de la spiritualité,

On a fait là aussi des progrès considérables. La Semaine de prière pour l'Unité des chrétiens, même si elle ne rassemble pas tout le monde, est quand même un don bien ancré dans la vie de nos Eglises. Et il y a d'autres moments, comme la Journée Mondiale de Prière (JMP) des femmes, le premier vendredi du mois de mars. Autour de la conscience écologique, il y a cette journée de prière pour la protection de l'environnement, à l'initiative du patriarche Dimitrios de Constantinople, reprise par son successeur Bartholoméos. Egalement la Journée de la paix, au mois de septembre. On pourrait ainsi égrener un certain nombre de lieux où nous vérifions qu'un très beau cheminement a été fait...

Le plus important peut-être de ce progrès d'une spiritualité œcuménique, c'est la conscience que l'Esprit Saint travaille dans les autres Eglises, et qu'il y a des éléments fondamentaux de la vie de l'Eglise qui sont mieux vécus dans d'autres Eglises plutôt que dans la mienne. J'ai donc besoin des autres Eglises pour m'aider à être plus fidèle à ce que le Seigneur nous demande. C'est ce que le Pape Jean-Paul II a développé sous la thématique de « l'échange de dons » ((encyclique *Ut unum sint* n° 28). De cet échange de dons, on peut rappeler les exemples classiques : les protestants avec l'importance qu'ils accordent à la parole de Dieu ; les orthodoxes avec certains aspects de la liturgie et surtout le rôle de l'Esprit Saint, qui a aussi une place importante dans une certaine tradition calvinienne. L'Eglise catholique, au contact des autres confessions, prend conscience de ses propres limites, de ses propres carences et d'un appel du Seigneur à une certaine conversion, de façon à se rapprocher davantage de ce qu'Il attend de nous. On va plus loin aujourd'hui, on parle maintenant d'« œcuménisme réceptif » : plutôt que de toujours chercher « qu'est-ce qui manque à l'autre Eglise pour qu'elle soit vraiment l'Eglise de Jésus Christ telle que je la comprends », se dire : « qu'est-ce que j'ai à apprendre de cette autre Eglise pour que je sois davantage l'Eglise de Jésus Christ ».

Et là, on ne se situe pas nécessairement à un niveau de conviction dogmatique mais surtout existentielle. Je peux toujours dire : « Mon Eglise a gardé l'essentiel des moyens de salut ». Mais si ces moyens de salut, du fait du péché de ses membres et des « structures de péché » qu'ils ont créées, sont défigurés ou obscurcis par beaucoup de choses, notre prétention d'être l'Eglise de Jésus-Christ est incompréhensible et pas très crédible ! Nous avons plus que jamais besoin les uns des autres. Cela a été la grande découverte dans laquelle le pape Jean-Paul II a joué un grand rôle. Parce que cela touche au concret et à tous les niveaux, cela touche à la conscience même des chrétiens et de chaque Eglise.

Mais à chaque fois que je dis qu'il y a des avancées, je dis qu'il y a en même temps des difficultés. Ainsi, nous ne sommes pas en mesure d'avoir, en France aujourd'hui, des accords de reconnaissance mutuelle du baptême. L'Eglise catholique a une reconnaissance très large du baptême des autres confessions, mais pour des raisons que l'on pourrait évoquer, certaines communautés évangéliques ou Eglises de tradition orientale ne reconnaissent pas tous les baptêmes célébrés dans l'Eglise catholique ou les autres communautés protestantes. C'est un point trop connu pour avoir besoin de le développer. Il faudrait évoquer aussi les questions difficiles autour de l'hospitalité eucharistique: nous avons tous la conviction qu'il y a un lien entre communion eucharistique et communion ecclésiale, mais nous ne le pensons pas exactement de la même façon, et de ce fait nous avons des disciplines très diverses selon les Eglises.

Je pourrais ajouter un constat encore plus grave : on a aujourd'hui des mouvements de résistance dans chacune de nos Eglises par rapport au fait de prier ensemble. « Si les cathos ne bougent pas, est-ce que ça vaut encore la peine d'aller prier avec eux ? » se demandent certains. Mais d'autres disent : « Comment peut-on prier avec des hérétiques ? » Il est toujours difficile de prendre des exemples parce qu'il faut les choisir dans plusieurs endroits, sinon, on risque de dénoncer une Eglise plutôt qu'une autre. Mais lorsque le Pape Benoît XVI en 2006 est allé à Constantinople et qu'il a prié avec le Patriarche de Constantinople, quelques semaines plus tard les higoumènes du Mont Athos (c'est-à-dire les supérieurs de tous les grands monastères de cette presqu'île qui est un haut lieu spirituel, et une très haute autorité morale dans l'orthodoxie) ont signé une lettre protestant énergiquement contre le fait que le Pape et le Patriarche avaient prié ensemble.

*

En conclusion...

J'ai commencé par brosser un bref tableau de la complexité extraordinaire du paysage œcuménique. J'ai tenu ensuite à montrer qu'il y avait de véritables avancées mais qu'en fait il y a aussi un certain nombre de résistances, qui tiennent à des choses centrales sur le plan doctrinal, que l'on n'avait peut être pas vu immédiatement, autour de la question de l'Eglise. Elles tiennent aussi au monde bouleversé dans lequel nous vivons. Il n'est pas très étonnant qu'il y ait des tentations de repli identitaire parce qu'il est important de se construire une identité dans un monde qui se transforme vite et que cela fait peur ; c'est beaucoup plus facile de se construire une identité catholique « en repoussoir de l'Eglise réformée », plutôt que de se construire positivement ! Ce sont des questions qui touchent peut-être plus à la psychologie de groupe, à la psychologie individuelle, qu'à la doctrine !

Je termine sur une double note positive. Il y a cent ans, nos Eglises étaient vraiment très divisées et ne se parlaient pas. Le fait que nous soyons ce soir rassemblés, représentants de toutes les sensibilités chrétiennes est déjà quelque chose d'assez extraordinaire !! C'est aussi ce qu'ont expérimenté les participants de la première rencontre du Forum chrétien mondial, à Nairobi, en novembre 2007: pour la première fois, catholiques, orthodoxes, anglicans et protestants classiques ont rencontré à parité, des personnalités représentatives de toutes les sensibilités évangéliques -pentecôtistes, dont la plupart refusent de faire partie du COE. Les participants se sont mutuellement demandé pardon et ont décidé de poursuivre l'expérience.

Le Pape Jean Paul II disait : « Le premier fruit du mouvement œcuménique, c'est la fraternité retrouvée » (encyclique *Ut unum sint* n° 41 et suiv.). Aujourd'hui on peut ajouter cet « échange de dons » que l'on vit de plus en plus entre confessions chrétiennes. Et vous comprenez que dans un monde de plus en plus complexe, il ne faut pas se faire d'illusion ; mais la situation au niveau mondial qui engage nos Eglises n'est pas, grâce à Dieu, celle que l'on peut vivre dans un diocèse, dans une région. Espérons que ces brassages de populations, qui ont considérablement compliqué la donne œcuménique, aideront aussi à diffuser davantage cet esprit œcuménique, pour que les progrès que nous avons pu faire à certains endroits ne se limitent pas à ces lieux mais puissent atteindre la conscience de l'ensemble des chrétiens.